avons eu l'occasion de nous en rendre compte personnellement pour plusieurs cotes des manuscrits parisiens d'Isidore de Séville, qui ne tiennent pas les promesses du vieux catalogue de la Bibliothèque du roi... Il reste qu'il faut remercier M. Díaz y Díaz d'avoir mis à notre disposition ce bel index. La meilleure manière de lui exprimer notre reconnaissance sera d'en préparer avec lui la seconde édition en lui envoyant nos observations et rectifications dans les domaines qui nous sont respectivement familiers. Mais, pour le moment, agréons l'épilogue horatien que l'auteur a choisi pour la dernière page de ce bel ouvrage — qu'il a d'ailleurs eu l'élégance et la courtoisie de rédiger entièrement en latin : « Viue, uale, si quid nouisti rectius istis, candidus imperti ; si nil, his utere mecum[1]. »

Jacques FONTAINE.

Ouvrages scolaires.

Jacques MICHEL, *Grammaire de base du latin* (Collection « Via nova ») : Anvers, Éditions De Sikkel, 1960, 373 pages, 120 fr. belges.

Pourquoi « Grammaire de base »? Ce qualificatif a de quoi intriguer, l'ouvrage étant conçu pour être utilisé tout au long des six années de l'enseignement moyen, et plus particulièrement, avec adaptation méthodique des caractères typographiques, au cours de la troisième, de la seconde et de la rhétorique. Donc, base singulièrement extensible ou multiple. Qu'importe? Le terme de « base » est à la mode, avec des sens très variés du reste, et je ne taquinerai pas l'auteur sur la terminologie de son titre.

L'essentiel, c'est que l'ouvrage soit bien conçu et bien adapté à son propos. Et j'estime qu'il l'est.

Je le louerai d'abord de prendre comme « base » un état de langue conforme à la réalité linguistique, et non vicié par les arrangements de la grammaire traditionnelle (exception faite, hélas, mais regrettée par l'auteur lui-même, p. 12, Rem., pour la graphie — et par conséquent la prononciation — qui est celle encore en usage dans l'enseignement scolaire ; autre exception, fâcheuse, pour la recommandation faite p. 15, par. 15, 4, de « respecter l'accent tonique, quitte à en faire un accent d'intensité » — comment alors lira-t-on les vers, où il faut marquer aussi le temps fort, cf. p. 323-324?)

1. N. D. L. R. — Au moment de mettre sous presse, nous parviennent deux études de M. Bengt LÖFSTEDT qui intéressent directement le domaine exploré par M. Díaz y Díaz, mais auxquelles ne peut être consacrée ici qu'une brève mention :

— *Zur Lexicographie der Mittellateinischen Urkunden Spaniens* (ex : *Archivum latinitatis medii aeui*, t. XXIX, fasc. 1, 1959).

— *Lexicographisches zu Spanischen und Portugiesischen Urkunden* (ex : *Eranos*, t. LVIII, p. 190-205).

La disposition des matières n'est pas subordonnée à la progression scolaire, c'est-à-dire fonction de la difficulté croissante et des aptitudes ; elle a le caractère d'un exposé scientifique, respectant les divisions traditionnelles : Phonétique, Morphologie, etc. Bravo pour l'inclusion d'un chapitre Stylistique ! Mais pourquoi avoir scindé en deux le chapitre Morphologie, et en rejetant dans une troisième partie de neuf pauvres pages ce qui concerne les dérivés et composés, sous un titre « Formation des mots » qui n'est que la traduction française de « Morphologie »?

L'auteur m'excusera-t-il de prêter une attention particulière à son chapitre de l'ordre des mots? — Il est excessif de dire que l'ordre des mots a en français une valeur grammaticale, en latin une valeur expressive : il n'y a pas de différence d'expressivité entre *Vidit Petrus Paulum* et *Vidit Paulum Petrus*, et il n'y a pas de différence grammaticale entre *une aiguille fine* et *une fine allusion*, pas plus qu'entre *praetor urbanus* et *urbanus praetor*. — Pourquoi appeler « absolu » l'ordre qui fixerait la place du mot dans l'ensemble de la phrase? — La place seconde du subordonnant n'est pas déterminée par la nature du mot initial (démonstratif ou relatif) ; ex. : *Caesar cum aduenisset*. — Pour mettre en valeur un terme jugé important, il s'en faut de beaucoup qu'il suffise de le loger au début ou à la fin de la phrase : dans *fit fabricando faber*, c'est *fabricando* qui est le mot important. — L'adjectif possessif est en place forte lorsqu'il précède et non lorsqu'il suit son substantif. — La disjonction ne met en valeur l'épithète que si celle-ci est en première place : *multis-de-causis*. Tout ce chapitre A serait à remanier.

Me laisserai-je aller aussi à dire un mot de la stylistique? Je reprocherais au bref chapitre qui lui est consacré de se borner à recenser les procédés de la vieille rhétorique : oxymoron, brachylogie, hyperbate, hypallage..., sans aller vraiment au fond des choses et sans avoir suffisamment en vue l'intelligence des textes.

On voit que ces quelques critiques visent des parties de la grammaire qui n'ont été que récemment mises au point et pour lesquelles je suis un lecteur personnellement intéressé, donc difficile. Je ne voudrais pas qu'elles paraissent diminuer le mérite réel de cet ouvrage, qui atteste un sens éclairé de la langue et une conception juste de la pédagogie. Je louerais l'auteur en particulier de n'avoir pas cédé à la manie moderne de donner aux ouvrages scolaires une forme abusivement pittoresque et « publicitaire » en quelque sorte, avec des artifices de présentation qui détournent l'élève des réalités plus qu'ils ne l'y conduisent. Son texte est sobre, méthodique, adapté aux choses comme un inventaire bien fait.

Ajouterai-je que la qualité de « chargé de cours à l'Université d'Élisa-

bethville », qui figure sur la page de titre, a de quoi, dans les circonstances présentes, attirer à l'auteur une sympathie particulière?

J. MAROUZEAU.

André PERRENOUD & Albert GINNEL, *Grammaire latine*, 250 pages — *Exercices latins*, 138 pages — *Exercices latins. Vocabulaire et lexiques*, 184 pages ; nouvelle édition : Département de l'Instruction publique du canton de Neuchâtel, 1958.

La première édition de ces trois séduisants volumes a été présentée dans cette *Revue* il y a près de vingt ans (cf. t. XXIII, p. 279) ; l'un des auteurs, Albert Ginnel, qui nous a été enlevé prématurément, n'a pu participer à l'élaboration de la présente refonte que par quelques échanges de vues ; celui qui a pris sa relève, André Perrenoud, maintient dignement la tradition pédagogique inaugurée par Ch. Favez, Brutsch et Oltramare au sein du Groupe romand de notre Société.

Le volume *Grammaire* ne se réclame pas de l'imagerie et des artifices typographiques auxquels a recours volontiers la pédagogie moderne ; il offre à l'élève un apprentissage adapté aux processus les plus naturels de l'esprit et donne une impression de clarté et de facilité ; il fait aussi l'économie de la phraséologie rébarbative des anciens temps et tient compte avec discrétion des données linguistiques élémentaires.

Me risquerai-je à relever quelques menues inconséquences? P. 8 : « la prononciation des lettres est la même qu'en français » (attachement à une erreur que l'on commence à réprouver chez nous) ; p. 8 et 9 : « *u* se prononce *ou*, *y* se prononce *u* » (par correction, faudrait-il dire, de l'affirmation précédente) ; *ibid.* : « *i* et *u* peuvent prendre valeur de consonne..., par exemple au commencement d'un mot devant voyelle » (bien ! mais il faut alors expliquer à l'élève que *j* et *v* représentent des arrangements modernes) ; p. 11 : « dans la prononciation de tout mot latin une syllabe est... accentuée » (soit ! mais pourvue de quel accent et comment conciliable avec celui qui est attribué à une syllabe du pied, p. 213?). Vétilles, certes, et dont la responsabilité incombe au conservatisme de la grammaire traditionnelle.

— Les deux autres volumes, établis avec la collaboration de M. A. GILLIARD, présentent cette ambiguïté de comporter un même titre : *Exercices latins*. Il faut comprendre que le second, comme l'indique le sous-titre, contient le lexique des mots figurant dans les exercices du premier.

Rien à dire des exercices, sinon que, par une fatalité du genre, les phrases proposées sont parfois telles qu'on n'en rencontrera jamais de semblables : « Lupae sunt bestiae — Les fourmis sont de petites

bêtes — Le mur du petit jardin est haut — Je travaillais au champ avec mon oncle — Les lieutenants de César tinrent souvent les soldats à l'écart de la bataille... ». Mais qui fera mieux? C'est là une littérature qui a toujours défié tous les auteurs.

Il est agréable de trouver au cours du livre de nombreuses photos de documents et monuments antiques, fort bien choisies et présentées. Elles sont, naturellement, sans rapport direct avec le texte ; mais n'était-il pas possible de les accompagner de brefs commentaires? J'en trouve un qui explique le « pont du Gard » ; mais pourquoi ne pas dire ce que sont en réalité « la Maison carrée », « l'amphithéâtre flavien », « la villa d'Hadrien », et où se trouvent Boscéaz-Orbe, Avenches, Vindonissa et même Orange ou Ostie? La curiosité de l'élève est provoquée, non satisfaite.

J. Marouzeau.

Sebastiano Broccia, *Sintassi latina ad uso delle scuole medie superiori* : Roma, Bonacci, 1960, 737 pages, 1.950 lires.

Pourquoi la syntaxe attire-t-elle tant de vocations? Aucun pays qui n'en ait de bons manuels à la mesure de tous les degrés d'enseignement ; mais je crois bien que l'Italie tient le record, avec ceux que M. Broccia lui-même cite avec éloges dans sa Préface : de Gandiglio-Pighi, Paredi, Giarratano, Paoli, Tantucci, Ghiselli, Ronconi, Traglia, etc. Pourquoi ce nouveau venu? Et de poids : près de 800 pages à absorber par les malheureux — ou bienheureux? — élèves. Car c'est bien aux élèves, et non aux philologues leurs maîtres, qu'est destiné l'ouvrage. De là la recherche de la clarté, de dispositions « parlantes », à grand renfort de titres, sous-titres et signes typographiques. De là aussi le souci majeur de l'explication : les notes nombreuses, en petit texte, représentent un commentaire permanent, de caractère historique, mais aussi rationnel. Enfin, beaucoup d'exercices de traduction, du latin (avec indication des sources) en italien et inversement. Pour le reste, je laisse naturellement aux maîtres italiens le soin d'apprécier ce nouveau secours mis à leur disposition.

J. Marouzeau.

P. Frémy, *Aidez-le à bien travailler le latin* : classes de 6e à 1re (Collection « Aidez votre enfant à bien travailler », publ. sous la dir. de André Le Gall) : Paris, Éditions Sedes, 1960, 234 & lxxix pages.

Cet ouvrage, qui, comme le titre l'indique, ne vise qu'à être un guide, est pourtant plus volumineux qu'un manuel ; n'y a-t-il pas là un élément d'inquiétude? En second lieu, il s'adresse à qui? « Aux parents

(ou à des étudiants chargés de donner des répétitions), à l'élève qui travaille seul, au professeur en classe » (cf. l'Avis préliminaire, p. 11 et 12) ; n'y a-t-il pas un risque de complication dans cette pluralité de buts? Les chapitres sont intitulés, dans l'ordre : L'analyse ; Les rudiments (112 pages) ; La lecture du texte ; Le thème ; La transition ; Latinismes ; Au seuil de l'examen. Cette progression est-elle conforme à la nature des choses et à la progression de l'esprit? Le souci d'envisager tous les cas et toutes les difficultés est constant et scrupuleux : ne provoquera-t-il pas chez l'élève un sentiment de confusion et de difficulté? Je m'en veux de ne poser que des questions à propos d'une tentative qui fait preuve d'un rare mérite et d'une science éprouvée. Mais, par définition, un ouvrage de cette sorte se juge à la pratique : il vaudra ce qu'en décideront les usagers : je veux bien faire confiance aux élèves, mais les parents, grands Dieux !

L'auteur, dans un Avant-Propos qui est un loyal examen de conscience, reprend la thèse de la valeur éducative du latin, avec certains arguments qu'on aimerait voir reconsidérés : p. 9, affirmation que : « parents et enfants sentent les bienfaits de cette étude d'une langue morte » ; que « l'expression *un tolle* ne sera comprise que par la connaissance du verbe *tollo* » (est-ce que nous avons de la peine à comprendre *pâques* ou *amen*, sans savoir l'hébreu, *fatras* ou *félon* dont nous ne savons pas l'origine?) ; p. 10, que la délicatesse et la précision des désinences grammaticales en latin développe l'esprit de géométrie (et l'allemand ou le russe?) ; ibid., en note, la statistique comparative présentée par un très éminent latiniste des succès chiffrés en classique et en moderne doit-elle nous faire oublier que le mode de recrutement des élèves jette automatiquement les bons éléments en classique et les médiocres en moderne? ou bien ira-t-on jusqu'à prétendre que c'est le latin qui procure de bonnes notes en allemand, en anglais, en mathématiques, en histoire et en dessin? Tout ceci ne revient-il pas à dire que ce qui fait la valeur du latin, c'est sa difficulté, qu'attestent impitoyablement les ouvrages destinés à l'enseigner, et plus particulièrement les meilleurs, dont celui-ci peut se vanter d'être? Mais un manuel de géométrie, d'épigraphie, de biologie, de musique, ne se croit pas obligé de commencer par une apologie de la science qu'il enseigne, susceptible de provoquer des agacements et des réactions. Le latin porte en lui sa valeur et son intérêt. Qui n'en a pas conscience est-il digne d'en aborder l'étude?

J. Marouzeau.